

Texte et intermonde. De la dimension symbolique du social dans l'œuvre de Danilo Martuccelli

Jonathan Roberge

p. 169-183

TEXTE INTÉGRAL

Si l'on peut se désoler du peu d'égard dont jouit la théorie sociologique aujourd'hui, il ne serait cependant possible de trop s'en étonner. La théorie a mauvaise presse ; elle a été délaissée déjà depuis longtemps par le grand public alors même que les institutions sensées la défendre — Université, Département et centre de recherche — l'ont peu à peu laissé de côté au profit d'études plus empiriques, concrètes, etc. Dans un tel contexte, il n'est certes pas inutile de saluer le travail entrepris ces dernières années par Danilo Martuccelli. Voici une pensée riche et complexe, mais qui a su rester accessible ; une œuvre, autrement dit, à même de répondre aux exigences propres à la théorie sociologique sans tomber pour autant dans l'abus et la futilité d'un certain jargon. Car le projet intellectuel de Martuccelli en est un d'envergure. Ce qu'il choisit est rien de moins que de suivre ou de développer une « voie ontologique » pour la sociologie. La réflexion est motivée par une interrogation quant au « mode d'être du social », c'est-à-dire également, et toujours en première approximation, au « propre de l'être ensemble ». Comme le souligne *La consistance du social* (2005 : 33-34), « la question première la plus pertinente pour l'analyse est d'interroger les *caractéristiques que doit posséder la réalité sociale pour que l'action soit possible*¹ ». Ce qui est recherché, ce sont les déterminations fondamentales et les conditions de possibilité de la vie sociale, étant entendu que les unes et les autres sont indissociables. Pour autant, il ne s'agit pas de dire que la société est, qu'elle existe bel et bien pour la décrire en termes ontologiques ou, pis encore, de dire que la société fonctionne. Trop de sociologies depuis trop longtemps ont insinué, a priori, d'emblée, que les conditions nécessaires de la reproduction sociale étaient là, toujours réunies, toujours suffisantes pour que la société s'engendre ou se perpétue d'elle-même. Le projet de Martuccelli est une critique radicale de cette philosophie par gros temps. Pour lui, les choses sont infiniment plus complexes et problématiques. Tout se passe alors comme si la voie ontologique était celle choisie

par Martuccelli justement parce qu'elle n'était pas la plus facile. Ce qui est plutôt interpellant et qui ne manque pas de demander explication.

La discussion, à savoir davantage le questionnement de l'œuvre que sa critique pure et simple, se fera en trois temps. D'abord, il sera nécessaire de positionner l'ontologie du social défendue par Martuccelli par rapport à la critique de l'idée de société dans ce que celle-ci reste attachée à la problématique de l'ordre, d'une part, et par rapport à la promotion d'un nouveau concept d'intermonde, de l'autre. À la suite, il s'agira de voir que cet outil conceptuel qu'est l'intermonde ouvre sur une conception qu'il faut dire assez novatrice de l'espace symbolique inhérent à la vie sociale chez Martuccelli. Ce sera là le cœur de notre analyse. Nous voudrions, en effet, montrer que malgré ses indéniables qualités, cette étude de ce qui va être les textures sociales n'a pas su tirer toutes les conséquences de ses propres découvertes. Enfin, sera discutée la manière dont l'intermonde et ses textures donnent à penser une nouvelle théorie sociologique axée autour de l'idée de modernité. Cette théorie toujours en chantier est la principale direction que prend la sociologie de l'intermonde ; elle n'est pas non plus sans soulever plusieurs questions.

I. Ordre social versus intermonde

Ce n'est certes pas un hasard si dès le début de « Programme et promesse d'une sociologie de l'intermonde », Martuccelli s'en prend à l'idée de société. En peu de pages, se trouve là l'illustration d'un diagnostic sur l'histoire et le sort de la discipline sociologique, ce qu'elle fut, ce qu'elle est et ce qu'elle produit comme connaissance – un diagnostic commencé par ailleurs dans cette grande fresque qu'est *Sociologie de la modernité* (1999). Ce qui ne manque jamais d'être inacceptable aux yeux de Martuccelli, c'est pour ainsi dire la sainte alliance de la sociologie et de la société ; comme si l'une était impensable sans l'autre ou pis encore, inexistante sans son reflet dans l'autre. Les raisons d'un tel pacte sont assez faciles à comprendre bien qu'elles demeurent problématiques : elles sont liées en très grande partie à l'auto-fondation de la sociologie, à son besoin de légitimité entre autres institutionnelle et à ce que *eo ipso* la société est devenue sa raison d'être. Objet posé, objet justifié, il s'est agi historiquement de penser l'idée même de société comme si elle était une réalité palpable, un existant vrai. Et, bien sûr, les implications ontologiques de cette pseudo-décision se font encore sentir aujourd'hui.

D'une manière tout à fait fondamentale, l'idée de société ne fait que postuler une totalité, quelque chose comme un monde ou une unité indivisible. Éventuellement, ce tout est composé de parties, mais de telle sorte que ces dernières s'y rapportent absolument. Elles sont les « parties d'un organisme » ou, pour le dire encore autrement, les « pièces d'un mécanisme ». Ce qui importe alors à cette idée de société, c'est la logique qui préside aux divers agencements, sinon le principe même de leurs ordonnancements. Tout l'enjeu est là, en l'occurrence (PPSI : 8) :

« Tant que l'idée de société, de manière explicite ou implicite, reste le lieu privilégié de la théorie sociale, il faut que l'analyse soit capable de montrer à l'œuvre l'existence d'un ensemble nécessaire, coordonné et actif de complémentarités institutionnelles robustes, rendant justement compte de l'agencement sociétal effectif étudié ».

Mais cette analyse en est-elle seulement capable ? Le problème c'est qu'elle ne l'est pas, justement. Pour Martuccelli, cette démonstration du caractère nécessaire de la société est elle-même contingente. L'idée que la société représenterait une unité fonctionnelle ne fonctionne tout simplement pas. Aucune causalité, aucun principe d'intégration et de coordination n'est en mesure de garantir le maintien et la reproduction de la totalité – sur un plan épistémologique, il s'agirait de dire que ce type de fonctionnalisme à tout vent correspond à une induction pour le moins suspecte. Et les choses ne font que se compliquer davantage lorsqu'il est tenté d'asseoir l'idée de société sur une forme quelle qu'elle soit d'unité normative, de conscience collective, etc. Il est alors postulé que normes et valeurs exercent un contrôle sur des dispositions acquises, ingérées et digérées par les individus ; ce qui est une forme d'équilibre par la socialisation auquel correspondrait pour ainsi dire un imaginaire clos ou cherchant à se clore sur lui-même.

Les dés sont jetés pour Martuccelli. L'idée même de société est caduque parce que complètement obnubilée par le problème de l'ordre social². C'est à cela que correspond en dernière instance l'imaginaire clos dont il vient d'être fait mention. Ce dont il est question avec cette idée de société, c'est d'une pensée toujours anxieuse, d'une pensée tenaillée par la peur ; celle du désordre, du chaos, des masses, des débordements et des passions incontrôlées. La même phrase se lit dans « Programme et promesse d'une sociologie de l'intermonde » (p. 2) et dans *La consistance du social* (2005 : 21) : « [a]vant même d'être une question épistémologique, le problème de l'ordre social est une inquiétude historique et morale ». En plus d'être une grande frayeur, il s'agit aussi d'un projet, celui justement de garantir ou de restaurer cet ordre en en appelant aux institutions et

entre autres à l'État. La forme étatique doit être gardienne de la hiérarchie et de l'autorité. Elle est censée cercler la société, lui donner forme en plus de définir et de délimiter la nation – à travers l'idée même d'État-nation, pour ne prendre que cet exemple très peu banal. Et c'est cela qui, au fond, est intolérable pour Martuccelli. La ligue de la société, de l'État et de la nation est à peu de choses près un triangle infernal. Sous l'influence de la problématique de l'ordre social, cette union est devenue un amalgame des plus dangereux. Ceci étant dit, il ne doit pas être impertinent de questionner la pertinence d'un tel diagnostic de la part de Martuccelli. Si la démonstration est des plus imagées, elle n'est pourtant pas parfaitement factuelle, patiente ou précise. Il s'agit bien plutôt d'une dénonciation et, à ce titre, elle n'est pas non plus dénuée de tout amalgame, raccourci, etc. On y reviendra.

Chose certaine, la double critique de l'idée de société et du problème de l'ordre social n'est pas déposée là au gré des circonstances. Nulle innocence dans le propos. Martuccelli avance dans cette critique d'une manière inversement proportionnelle à la promotion d'un projet voulu par lui comme étant concurrent – ce qui est une stratégie discursive assurément légitime, mais par rapport à laquelle il ne faudrait cependant pas être dupe. Ce projet intellectuel, c'est le développement d'une sociologie de l'intermonde dont les contours se dessinent sous nos yeux. D'où la question : qu'est-ce donc que l'intermonde ? Si le concept est aussi nouveau qu'inédit, il demande très certainement quelques explications. D'entrée de jeu, et pour offrir une réponse à la hauteur de l'idée de société, il faut voir que le concept relève toujours d'une ontologie du social. L'intermonde se doit de traduire le « propre de l'être ensemble » ou, dit de manière peut-être moins adroite, la « nature spécifique de la vie sociale ». Dans *La consistance du social* (2005 : 34), Martuccelli va chercher à préciser davantage sa démarche en en parlant comme d'un « réalisme transcendantal praxéologique ». C'est d'abord du réalisme dans la mesure où il s'agit de postuler une réalité sociale existant par elle-même, c'est-à-dire indépendamment de notre volonté ou de nos perceptions. C'est par ailleurs une approche de type transcendantale ; ce qu'elle tente de comprendre ce sont les conditions de possibilité de l'action sociale en tant que telle – c'est là la dimension proprement praxéologique. La réalité sociale possède un « mode opératoire » particulier faisant en sorte qu'elle agisse sur l'action (2005 : 35). Non pas d'un seul bloc, d'une seule mouture, mais d'une manière chaque fois circonstanciée et pour laquelle ce sont les termes de mouvance, d'irrégularité et de labilité qui sont les

plus appropriés. À ce propos, Martuccelli a su développer au cours des dernières années un vocabulaire qui ne manque certes pas d'élans métaphoriques : « consistance » ou « élasticité » du social, « décalage » et « malléabilité résistante » de l'action, entre autres exemples.

Toutes ces expressions se rattachant au concept d'intermonde ont en commun de venir cerner un espace de différences ou de tensions au cœur du social, c'est-à-dire encore une fois, dans la manière même dont ce dernier intervient sur l'agir. Plus ici, moins là-bas, plus de pression sur ces acteurs-ci et moins sur ceux-là. Parlant d'acteur ou d'individu justement, Martuccelli (2002a et 2002b : 236) souligne à quel point celui-ci « s'enracine dans un monde social qui l'engloutit et l'expulse en même temps, dont il fait entièrement partie et face auquel il ne cesse d'éprouver sa distance [...] ». L'analyse se situe à la hauteur de ce qui s'apparente grandement à des contradictions performatives, ces choses qui conditionnent et limitent l'action des individus, mais qui au même moment l'ouvrent, la déploient et, au final, la rendent possible³. Comme espace de tensions et de différences, l'intermonde est cet « entre-deux » pour ainsi dire perpétuel. Entre-deux de la détermination ferme ou floue du social et de la réponse floue ou ferme des individus. Entre-deux, pour tout dire, de la société et de l'individu. Tout se joue dans ce qui n'est autre qu'un rapport et un rapport qui n'a de cesse de se rejouer. C'est la raison pour laquelle Martuccelli discute toujours de l'intermonde dans ses effets ni aléatoires ni obligatoires et donc à proprement parler contingents. Ce qui en fait tout l'attrait et la difficulté. La théorie de l'intermonde est certes d'une grande souplesse et d'une éminente subtilité, mais elle court néanmoins le risque de se retourner en théorie du « jello » ou du « ventre mou », comme dirait Martuccelli lui-même. Comment dès lors s'en prémunir ? Comment, autrement dit, la théorie de l'intermonde peut-elle en expliquer la contingence sans pour autant être contingente elle-même ? Tel est le risque ; tel est le défi et tel est ce qui doit être mis à l'épreuve au travers de cette autre question fondamentale chez Martuccelli des textures sociales.

II. L'espace symbolique du social

S'agissant d'avancer d'un pas dans la définition du contenu plus précis de l'intermonde, Martuccelli va dire qu'il se compose de coercitions et de textures. Ce qui appelle quelques remarques ne serait-ce que liminaires. D'abord, faut-il voir que coercitions et textures ne s'opposent pas au sens où pouvaient s'opposer pratiques et représentations dans certaines sociologies plus classiques ? Bien au

contraire, pour Martuccelli, la théorie de l'intermonde a pour but de montrer l'enchevêtrement des deux niveaux, les « manières effectives – et diverses – dont les textures et les coercitions s'entremêlent [...] » ; en court et en bref, de montrer qu'il « y a des textures dans toutes coercitions et des coercitions dans toutes textures » (2005 : 42). Pourquoi dès lors s'intéresser davantage aux textures comme ce sera le cas ici ? C'est le sens de la seconde remarque : nous voudrions montrer dans ce qui suit que le sort de la théorie de l'intermonde, à savoir autant sa pertinence que son avenir, se joue en très grande partie sur cet unique point d'analyse. Très certainement, Martuccelli possède une compréhension des plus poussées de l'aspect symbolique des phénomènes socio-historiques – entre autres pour être un grand lecteur, sinon un grand admirateur de la sociologie compréhensive et de la tradition herméneutique en philosophie continentale⁴. Or voilà, il n'est pas non plus inutile de noter quelques réticences dans le propos, comme si Martuccelli voulait s'empêcher de trop donner à cette dimension symbolique. « La vie sociale résiste à une assimilation métaphorique achevée avec le langage » est-il possible de lire dans « Programme et promesse d'une sociologie de l'intermonde » (p. 16 et 2005 : 46) alors que *Grammaire de l'individu* (2002a : 563) nous met en garde contre « des visées idéalistes ou langagières de [cette même] vie sociale ». Cette fois encore, la théorie de l'intermonde est dans l'entre-deux – un demi-tournant linguistique ? – faisant en sorte de rendre difficile l'entreprise consistant à tirer toutes les conséquences d'une analyse par les textures.

Mais commençons par le début. Ce que vise avant tout l'idée de texture se montre au travers d'un constat des plus simples : « [i]l n'est pas de vie sociale sans médiation culturelle. Ou pour mieux dire, toute vie sociale est symboliquement médiatisée » (2005 : 43). À noter le doublet que représentent les termes « médiation » et « médiatisée ». Ce qu'il cherche à souligner, c'est le caractère toujours indirect des textures, la manière dont celles-ci creusent un écart avec la réalité. Tout ce qui s'appelle signe, symbole, monument culturel, langage, etc. « tient lieu » de la réalité à une hauteur où cette dernière ne peut se tenir, à savoir très justement dans un supplément ou une création de sens. Martuccelli est tout à fait clair à ce sujet ; les textures ne relèvent jamais d'une logique d'adéquation, elles ne sont jamais pur reflet, mais prises dans plusieurs décalages. « L'action ne s'épuise pas dans un sens et aucun sens n'enferme jamais totalement l'action », écrit-il dans *La consistance du social* (2005 : 98). Il est question, en d'autres termes, d'un travail du réel et des textures qui, s'il est incessant et radicalement

nécessaire, ne se fait pas moins sur un registre qu'il faut dire d'« hétérogénéité systématique » (PPSI : 24). Le rapport ne fait pas place à de l'hétéronomie, il est lui-même hétéronomique. Ceci peut s'expliquer sur un double axe vertical et horizontal.

Un premier axe de cette hétéronomie se découvre à l'aide du concept de traduction⁵. Toute texture quelle qu'elle soit est une forme de traduction, c'est-à-dire que ce qui est pris et compris à un certain niveau est transcrit, reproduit et imité sans pour autant qu'aucun de ces termes ne signifie une copie parfaite. L'art de la traduction en est un bien imparfait aussi parce qu'il ne peut s'empêcher de transiger avec une dose non négligeable d'interprétation. Chose ou état de chose qui n'est ni bien, ni mal au sens moral. La question pour Martuccelli en est toujours une de condition de possibilité. D'une part, il s'agit de voir qu'il est à jamais possible d'argumenter en faveur d'une interprétation plus plausible qu'une autre, de les arbitrer, autrement dit. Mais, d'autre part, il est tout aussi indispensable de comprendre que le fait massif de l'interprétation contient en lui-même la potentialité de « dérive de sens » ou d'« égarement imaginaire ». Et ceci ne fait qu'empirer si l'on prend en considération que cet axe vertical d'hétéronomie est pris dans une irrémédiable historicité. L'histoire aussi n'est qu'une traduction, un travail d'interprétation et une ré-interprétation du passé⁶. Sans cesse, encore et toujours. Ainsi sommes-nous constamment pris, embourbés en elle, c'est-à-dire enlisés dans un intermonde texturé et historique. Toute réflexion, toute action est *in media res* ; ce qui signifie, en outre, qu'il n'y a pas d'avant la fondation symbolique. Au fond, il n'y a que de la symbolisation⁷. Tout se passe donc, chez Martuccelli, comme si les textures s'édifiaient d'elles-mêmes et sur elles-mêmes ; certaines couches se superposant à d'autres ou certaines strates se métamorphosant en d'autres. « Feuilleté historique », « palimpseste » et images du même acabit ont dès lors la tâche de montrer cette structure de complexité absolument fondamentale à comprendre.

Croisant cet axe vertical, se trouve l'axe horizontal ou synchronique. L'hétéronomie entre réalité et texture est profonde pour cette autre raison que les signes, symboles, textes, etc. se conditionnent les uns par rapport aux autres et ce, dans un monde qui n'est que le leur. Les textures forment un « univers pluriel et jamais unidimensionnel » à l'intérieur duquel se construisent et déconstruisent plusieurs agencements, réseaux et grappes. Pour Martuccelli, il y a inter-signification. Ce qui ne revient cependant pas à dire que n'importe quel sens s'emboîte parfaitement

avec n'importe quel autre et que tous ensemble ils en viennent à tisser une toile aussi structurelle que fonctionnelle – la critique envers le structuralisme est alors aussi féroce que celle envers le fonctionnalisme. L'inter-signification dont il est question est toujours de l'ordre de la contingence. S'il est nécessaire que les textures se posent en s'opposant, s'il est pour ainsi dire obligatoire qu'elles transigent entre elles, le fruit de ces transactions, quant à lui, n'a rien de nécessaire ou d'obligatoire. Ce qui implique au moins deux choses. *Primo*, cela met à mal le principe de non-contradiction : une même action peut par exemple se mettre en branle à partir de plusieurs définitions opposées. « [Le] problème majeur, écrit en ce sens Martuccelli (PPSI : 23), n'est autre que celui de savoir comment des représentations multiples, voire opposées, peuvent cohabiter entre elles, et surtout, avoir, au même moment, et pendant des laps de temps plus ou moins longs, de réelles fortunes pratiques ». *Secundo*, cette contingence pour ainsi dire généralisée incite à penser que sont toujours possibles plusieurs conflits d'interprétation (Ricœur : 1969). De près en près, actions, sens et textures créent pour eux-mêmes des sphères particulières de valeur ou, pour employer le vocabulaire de Michael Walzer (1983), des « sphères de justice⁸ » ayant chaque fois leurs propres critères, normes, etc. Tout le problème en est un d'étalon, de commune mesure de plus en plus difficiles à trouver. Et puisque c'est le cas, il faut sans doute en déduire qu'une certaine complexité synchronique n'a d'autres choix ici que de venir redoubler la complexité historique entrevue ci-haut.

Telle est donc la question à présent : qu'arrive-t-il au point d'intersection de ces hétéronomies verticale et horizontale ? C'est ce point ou ce croisement qui condense en lui-même toutes les tensions. Là, exactement là, l'ensemble de ce qui est texture, symbolique sociale et interprétation donne à voir ce qui n'est autre que leur ambiguïté fondamentale. Pour Martuccelli, il convient alors de multiplier les expressions et métaphores. Sous l'angle de cette ambiguïté essentielle, l'intermonde est d'abord un « clair-obscur » (2005 : 37 et 41), c'est-à-dire que ce qui se transige en lui demeure dans une irrésolution et une indétermination indépassable quant à sa signification. Empruntant le langage de Ricœur, Martuccelli (2005 : 98) va ensuite souligner qu'une texture quelle qu'elle soit représente une « architecture de sens [...] dont le rôle est chaque fois, quoique de manière différente, de montrer en cachant ». Ce n'est pas l'un ou l'autre, mais les deux en même temps. Les œuvres de culture montrent et cachent. Enfin, dernière métaphore, se trouve dans *La consistance du social* l'idée selon laquelle nous en

serions à vivre dans un intermonde texturé s'assimilant à « un univers étrangement ouvert et opaque » (2005 : 212). Beaucoup de choses ou d'actions sont toujours possibles justement parce que leur sens est très peu clair et très peu défini. Ceci étant dit, s'agit-il de bien comprendre qu'il n'y a pas là une critique aussi plate que morne consistant à simplement dénoncer la dissolution des repères sociaux – ce qui, à bien y penser, serait davantage le propre des tenants de l'ordre social. Martuccelli incite plutôt à penser, et à penser radicalement, que cette ambiguïté–contingence est à elle-même ce qui définit l'être du social. C'est cela qui est incontournable, à savoir que d'un point de vue ontologique, « *la vie sociale [est] une réalité irréductiblement polysémique* » (2005 : 55 ; italiques dans le texte). Le social est labyrinthique de part en part, sens et action y compris. Il y a donc là le mode ou la structure de tout étant social que celui-ci soit aperçu *hic et nunc* ou qu'il se conçoive de préférence dans le principe de son devenir. Fondamentalement, cette opacité des textures sociales est ce par quoi il sera alors aussi possible de parler d'histoire ; autrement dit, cette ambiguïté est le principe même de son historicité.

Intrinsèquement lié à cette ontologie, se trouve la question plus particulière de la modernité. Pour Martuccelli, cette dernière est ce que devient l'être du social aujourd'hui, elle est en tant que telle le moment rapproché à la fois diachronique et synchronique – le présent par rapport au passé et le présent par rapport au présent. Aussi, de quelle sorte d'inflexion ou de changement parle-t-on en introduisant ce concept de modernité ? Le monde, c'est-à-dire en fait l'intermonde, est toujours clair-obscur, ouvert-opaque et ambiguïté–contingence, mais encore, et la nuance est importante, il le devient chaque jour davantage. « Aujourd'hui, s'agit-il de lire dans *La consistance du social* (2005 : 53), nous assistons [...] à une complication de notre rapport au monde. [...] La vie sociale est sans arrêt soumise à une articulation de nouvelles formes [...] qui épaississent progressivement notre relation avec lui [le monde] ». Complication, épaississement allant croissant, l'histoire du temps présent en est une qui érode les anciens accords normatifs et qui signe une certaine dé-communalisation du monde. Si l'ancien n'est plus, le présent et le nouveau ne sont pas encore ou, du moins, sont-ils dans un brouillard des plus épais. C'est bien là tout le problème, très précisément. Et donc, au moins théoriquement, aurait-il fallu que toute l'analyse soit là également, à savoir qu'elle cherche constamment à rendre compte de la modernité comme déploiement et aboutissement d'un être du social compris ontologiquement en tant qu'historicité et ambiguïté. Ce qui est alors des plus surprenants, c'est de voir comment Martuccelli se détourne parfois, sinon

nombre de fois de cette voie onto-historique comme s'il éprouvait un certain vertige devant ses propres découvertes – un tel vertige sans doute parallèle à ses réticences envers une analyse trop symbolique du social⁹. Tout se passe, en effet, comme s'il voulait progressivement mettre de l'avant une autre définition de la modernité qui ne serait plus directement reliée à cette idée d'un devenir complexe et opaque.

III. La modernité par elle-même

La grande difficulté inhérente à la question du moderne et de la modernité chez Martuccelli tient à ce qu'elle est une interrogation beaucoup trop importante pour pouvoir se cantonner dans un rôle subalterne. La modernité commande pour ainsi dire sa propre réflexion ; elle est à elle-même ce qui motive la pensée de l'auteur depuis *Sociologie de la modernité*. Au plan intellectuel, elle s'offre comme antidote à ce qui est censé être irrecevable : l'idée de société, d'une part, celle d'ordre social, de l'autre. L'expression qui revient alors le plus souvent est celle de « secousse de la modernité¹⁰ ». Le choc empêche la sociologie de tourner en rond en venant en éroder les certitudes et repères théoriques. Mais il y a plus. Sur un plan davantage pratique cette fois – il s'agit de se rappeler la manière dont l'ensemble du propos de Martuccelli s'inscrit dans la lignée d'un « réalisme transcendantal praxéologique » s'attachant aux conditions de possibilité de l'action –, la modernité définit radicalement notre rapport au monde et la manière toute spécifique dont nous l'habitons. En ce sens, elle est rien de moins qu'une « expérience matricielle » (2005 : 257–271). Nul *telos* en l'occurrence, la modernité n'est pas la modernisation comme elle n'est pas non plus une marche linéaire vers le progrès et l'accomplissement de l'humanité. En tant qu'« expérience matricielle », elle signifie bien plutôt une difficulté non maîtrisable, quelque chose comme un « entre-deux » qui peine toujours à advenir. Et c'est ce qui en fait toute la particularité. Elle est unique malgré le fait, ou à travers le fait qu'elle soit hétérodoxe c'est-à-dire que la modernité est chaque fois le même choc, la même secousse, mais abordé de manière quelque peu différente en chaque circonstance.

À vouloir décortiquer ce concept d'« expérience matricielle », on est d'abord frappé par la présence du premier terme, celui-là même d'expérience. La stratégie intellectuelle de Martuccelli se montre ici assez clairement dans la mesure où il s'agit de saisir la modernité comme vécu ou monde vécu. *La consistance du social* insiste par exemple sur « l'importance centrale des dimensions subjectives dans le

saisissement du monde moderne [...] » (2005 : 258) et ce – quelques pages plus loin –, dans « une conception prêtant plus de signification analytique aux dimensions subjectives » (2005 : 264). Aussi, est-il non pas tant question d'une perception épidermique que d'une réception sentie et profonde, sorte de sentiment en creux, de conscience lourde, etc. La modernité est dès lors une « *expérience inédite* » sur un triple front. *Primo*, elle représente l'« épreuve existentielle d'une distance au monde », à savoir qu'un certain désenchantement s'est bel et bien produit en sorte que le sens soit maintenant plus ou moins en perpétuelle crise. *Secundo*, l'expérience est inédite en cela qu'elle instaure « un rapport d'actualité au présent ». Le temps moderne est un temps nouveau et inquiet qui ne se comprend que par lui-même, qui est auto-référentiel puisque la mesure de toutes choses. *Tertio*, la modernité incarne « une forme particulière de conscience historique des désajustements » (2005 : 264 et suivantes). À l'étrangeté du monde s'ajoute cette réflexion voulant qu'il ne puisse plus en être autrement, à savoir que très souvent nos solutions sont futiles face à l'insolubilité des problèmes à résoudre. En bref, et comme le note Martuccelli dans « Programme et promesse d'une sociologie de l'intermonde » (p. 12), « [l]e propre de la modernité est le sentiment constant de vivre dans une période charnière, où le vieux meurt et le nouveau tarde à naître. Notre époque, comme les précédentes, nos contemporains comme nos aînés, vivent au milieu de cette inquiétante certitude ».

L'expérience moderne est encore inédite et matricielle en cet autre sens qu'elle ne se réduit à aucune des grandes matrices explicatives de la modernité, celle de la différenciation sociale, de la rationalisation ou de la condition moderne¹¹. Elle est chacune et les trois à la fois dans une réalité plus enfoncée, à la fois unique et hétéronome. Si donc Martuccelli est enclin à donner plus d'importance à la dernière, c'est-à-dire à la matrice de la condition moderne, c'est essentiellement en vertu de sa qualité heuristique. Cette matrice est celle qui incarne au mieux le caractère aventureux, risqué et fragmentaire d'un monde vécu et d'une subjectivité toujours soucieuse. Il s'agit de repartir de la définition baudelairienne : « [l]a modernité, c'est le transitoire, le fugitif, le contingent, la moitié de l'art, dont l'autre moitié est l'éternel et l'immuable » (2005 : 260). Il y un va-et-vient constant, pour ne pas dire plus simplement qu'il y a tension, écartèlement et paradoxe. L'unité de la vie est accidentelle et contingente. La totalité du monde est fortuite et momentanée. Et c'est à l'intérieur même de cette faille que le sujet expérimente sa propre fragilité, le fait qu'il soit secoué, perdu. L'exemple de la ville est

emblématique à ce propos ; nul part est-on plus en présence d'autrui qu'en milieu urbain et ce, alors même que l'on est renvoyé à notre solitude. Mais telle n'est pas encore la figure la plus « canonique » de la modernité pour Martuccelli. Celle-ci, en effet, est davantage liée à la caractérisation de l'étranger chez Simmel – ce qui est, faut-il le noter, une interprétation non-orthodoxe puisqu'elle met de côté cet autre personnage fondamental qu'est le blasé simmelien¹². Toujours est-il que l'étranger incarne l'épreuve des modernes en étant sans cesse « proche et lointain », à l'intérieur de sa société d'accueil tout en éprouvant une distance irrépressible avec elle. Ce à quoi correspond également une mise en situation et un rapport au temps difficile dans la mesure où l'étranger « ne fait pas partie du groupe depuis le début, et que son insertion ne sera jamais définitive » (2005 : 273). Enfin, l'étranger est au centre d'une narration ou d'un récit inédit et proprement moderne. Il est le héros de l'arrachement et de la rupture, celui qui a coupé les ponts pour devenir lui-même. Il est donc en tant que telle la figure du départ. Un départ qui n'est en rien définitif, mais perpétuel : l'éternel retour d'un départ qui n'en est jamais vraiment un.

La modernité comme expérience et condition d'étrangeté relève d'un « indétermination conceptuelle » permettant de ne pas se cantonner dans une définition par trop rigide. Or, si Martuccelli met tout en œuvre pour préserver la fluidité de son interprétation, il n'opère pas moins, ce faisant, une difficile montée en généralité. Parfois, s'agit-il de lire qu'il y a du moderne avant la modernité dans une sorte de « récurrence historique de la modernité dans l'histoire » (2005 : 288). D'autres fois, faut-il comprendre qu'il y a plusieurs modernités pour ainsi dire parallèles, celle du nord, celle du sud, etc.¹³. Pour Martuccelli, il doit s'agir de penser une « modernité polyhistorique ». Ce qui pose plusieurs problèmes, pour ne pas dire une série d'étranges paradoxes. Toute la question du départ, de la rupture entrevue ci-haut est par exemple non pas exactement dénuée d'embûches. Martuccelli s'efforce de dire qu'il n'y a rien pour dater la modernité, qu'il n'y a pas d'événement fondateur tout en revenant sans cesse sur l'idée qu'il faille un départ ou une rupture auquel se référer. Certes, cette cassure est de l'ordre de « l'éternel retour », mais cela ne fait qu'amplifier le problème puisque, du coup, la cassure ne casse et ne sépare rien, ni avant, ni après, ni quoi que ce soit. Autre exemple, Martuccelli prend grand soin de nous mettre en garde contre la philosophie de l'histoire sans parfaitement se rendre compte que celle-ci n'est pas que dans le téléologique et l'historisme. En fait, toute vision globale du devenir social peut être

considérée comme une philosophie de l'histoire, l'idée d'une modernité polyhistorique y compris. Là n'est pourtant pas le problème. Ce qui est problématique en revanche, c'est de réclamer un statut d'exception pour soi-même. Et ceci qui permet petit à petit d'entrevoir l'ultime problème. C'est que si la modernité est polyhistorique, il ne peut y avoir de pré-moderne ou de post-moderne en sorte que la modernité soit tout et rien à la fois. Elle est là flottante au-dessus de nos têtes dans une certaine confusion des termes : ontologie, histoire, modernité, etc. Ceux-ci sont bien sûr tout à fait reliés et interdépendants, mais c'est sans doute à mieux voir leur spécificité que l'on aurait ensuite davantage saisi pourquoi ils sont tellement inextricables.

Conclusion

Ce sont certainement plusieurs interrogations d'envergure qui sont soulevées par les derniers travaux de Danilo Martuccelli. Le programme est tout à fait fort et les promesses qui l'accompagnent ont de quoi attirer l'attention même des plus critiques. Mais ceci ne fait que poser la question avec plus d'insistance : ces promesses sont-elles concrètement en passe d'être remplies ? Autrement dit, la théorie de l'intermonde est-elle à la hauteur de ses propres ambitions ? Nous aimerions avoir montré dans ce texte que les réponses à ces questions sont à trouver sur trois fronts à la fois distincts et reliés. *Primo*, il y a toute la discussion à savoir si l'intermonde est en mesure de venir remplacer l'idée de société et ce que celle-ci a de trop attaché à la problématique de l'ordre social. Martuccelli croit très fortement en cette possibilité, en ce déplacement-remplacement. Pour notre part, persistent quelques réticences. La question est plutôt : quoi, après cette fin annoncée de la société ? Ce n'est pas tout de cette idée qui est sous l'influence du souci pour l'ordre comme ce n'est pas tout qui, en elle, est à rejeter – même s'il faut accorder à Martuccelli que tout y est à repenser. *Secundo*, à précisément vouloir repenser le social dans son mode opératoire particulier, nul doute qu'il faille recentrer la réflexion sur le lien qui l'unit à toute la question de la culture. C'est là à la fois le nœud du problème et le défi perpétuel pour une sociologie cherchant à se renouveler. Que se passe-t-il à la jonction des pratiques et des représentations ? Comment rendre compte de la sémantique des phénomènes socio-historiques au moment même où ceux-ci sont ambigus, à la fois clairs et obscurs ? Certes, Martuccelli apporte plusieurs réflexions des plus intéressantes. Sa notion de texture est à ce titre tout à fait remarquable. Or, il faut aussi sans doute s'étonner de la

manière dont il s'en éloigne finalement et ce, au profit d'une autre définition de la modernité. Celle-ci aurait dû être construite dans le prolongement d'une conception épurée d'une ontologie du social empli d'historicité : le fondamental est l'historique qui *devient* le problème de la modernité. Sans ce prolongement, la question du moderne ne peut être que problématique. *Tertio* donc, cette discussion sur l'« expérience matricielle » de la modernité est à l'extrême limite de ne pas remplir ses promesses. La secousse de la modernité n'a pas tant à secouer l'idée de société et d'ordre qu'à montrer en quoi elle donne à penser la signification pour ainsi dire intime, sinon intrinsèque de la vie sociale. Ce qui est, pour tout dire, un autre programme.

Bibliographie

- Anderson, Benedict, *Imagined communities : Reflections on the Origins and Spread of Nationalism*, London, Verso, 1991.
- Berman, Antoine, *L'épreuve de l'étranger*, Paris, Gallimard, 1995.
- Boltanski, Luc et Thévenot, Laurent, *De la justification. Les économies de la grandeur*, Paris, Gallimard, 1991.
- Gadamer, Hans-Georg, *Vérité et méthode. Les grandes lignes d'une herméneutique philosophique*, Paris, Seuil, 1996 [1960].
- Jauss, Hans-Robert, *Pour une esthétique de la réception*, Paris, Gallimard, 1978 [1974].
- Koselleck, Reinhart, *Le futur passé. Contribution à la sémantique des temps historiques*, Paris, EHESS, 1990 [1979].
- Martuccelli, Danilo, *Sociologie de la modernité*, Paris, Gallimard, 1999.
- Martuccelli, Danilo, *Grammaires de l'individu*, Paris, Gallimard, 2002a.
- Martuccelli, Danilo, Roberge, Jonathan, Rol, Cécile et Sénéchal, Yan « Autour de Grammaires de l'individu de D. Martuccelli », *Sociologie et société*, vol. 34, no. 2, 2002b, pp. 233-242.
- Martuccelli, Danilo, *Grammaires de l'individu*, Paris, Gallimard, 2002.
- Martuccelli, Danilo, *La consistance du social*, Rennes, Presses Universitaires de Rennes, 2005.
- Ricœur, Paul, *Le conflit des interprétations. Essais d'herméneutique*, Paris, Seuil, 1969.
- Ricœur, Paul, *Sur la traduction*, Paris, Bayard, 2004.
- Simmel, Georg, *Philosophie de l'argent*, Paris, PUF, 1987 [1900].

Simmel, Georg, « Digression sur le problème : comment la société est-elle possible ? », in Patrick Watier (ed.), *Georg Simmel, la sociologie et l'expérience du monde moderne*, Paris, Méridiens Klincksieck, 1986 [1908], pp. 21–46.

Walzer, Michael, *Spheres of Justice : A Defence of Pluralism and Equality*, New York, Basic Books, 1983.

NOTES

1 Cela rappelle aussi la question naguère posée par Simmel, 1986 [1908], quant à cette possibilité même du social.

2 Martuccelli procède d'une autre manière : il montre d'abord que cette idée de l'ordre social est omniprésente pour ensuite expliquer en quoi l'idée de société s'y rattache. En procédant à rebours, c'est-à-dire de l'idée de société à celle de l'ordre, nous ne voulons ici que reprendre cette même question sous un nouvel éclairage. Le fond du problème reste le même, ce n'est donc que la présentation qui change.

3 Ce qui parfois donne à lire des phrases qui sembleraient directement sorties de l'œuvre d'Anthony Giddens : « [l]a vie sociale est, à tous les niveaux, simultanément habilitante et contraignante » (2005 : 37).

4 Pour faire court, disons de Weber et Simmel à Gadamer, Eco et Ricoeur.

5 « L'action n'est pas la reproduction fidèle d'un modèle, mais une traduction locale emplies de scories, dont le degré de variation, pris dans l'ensemble de la vie sociale et au sein d'évidentes routines cognitives, se révèle cependant trop infime pour induire des transformations importantes à la fois pratiques et symboliques » (PPSI : 21). À ce sujet, voir aussi Berman (1995) et Ricoeur (2004).

6 Il s'agit d'une idée bien développée dans le contexte allemand. Voir Gadamer, 1996 [1960], Jauss, 1978 [1974] et Koselleck, 1990 [1979].

7 Pour une interprétation en ce sens, et qui est autre que française — Lefort, Sfez, Marin, Ricoeur, etc. —, voir Anderson, 1991.

8 Des réflexions allant dans un sens similaire se trouvent entre autres chez Boltanski et Thévenot (1991).

9 Pour ne prendre que cet exemple important tiré de *La consistance du social*(2005 : 48) : « Pour paradoxale que cela puisse alors paraître, il faut dans un seul et même mouvement reconnaître leur irréductibilité [aux textures] tout en nous gardant de toute analyse historiciste. L'histoire est au fondement de la multiplicité des textures, mais l'analyse historique n'est nullement la voie analytique à privilégier pour rendre compte de leurs effets ».

10 Par exemple (PPSI : 5) : « [v]oilà le triangle fondateur de la sociologie : inquiétude pour l'ordre social, réponse par l'idée de société, secousses de la modernité ».

11 La consistance : 254–256. Il s'agit de noter par ailleurs que ces pages renvoient au développement beaucoup plus long et complexe se trouvant dans *Sociologie de la modernité*.

12 Simmel, 1987, [1900]. Cette nuance n'a pas pour but d'ouvrir une querelle entre « gardiens du temple », entre tenants de l'interprétation 'juste' de l'œuvre simmélienne. Ce qu'elle vise plutôt, c'est de montrer que ce choix de figure de la part de Martuccelli est au service de sa compréhension de la modernité comme réalité « polyhistorique » ; point que nous devons discuter, sinon critiquer dans quelques instants.

13 Voir par exemple, « La leçon latino-américaine » dans 2005 : 246–248.

AUTEUR

Jonathan Roberge

© Presses universitaires de Louvain, 2011